

Echo de Notre-Dame de la Garde
Semaine Religieuse de Marseille

N° 1689	Avril 1914
N° 1702	Juillet 1914
N° 1932 – 1933	Décembre 1918
N° 1938 - 1941	Février 1919
N° 1945	Mars 1919

Les fêtes de Vence - Invention des reliques de St Véran
et de St Lambert, évêques de Vence

Le Centenaire d'une Madone Marseillaise

La Grotte de Bethléem

Les Fêtes de Noël à Marseille

Pour le Mont Saint-Michel

L'Apôtre Pierre

L'autel antique de Saint-Marcel



LES FÊTES DE VENCE

Invention des Reliques de saint Véran et de saint Lambert, évêques de Vence

On sait que l'antique ville de Vence était, avant la Révolution, le siège d'un Evêché. Parmi ses évêques illustres, Alexandre Farnèse qui devint le Pape Paul III et eut l'honneur et le mérite d'assembler l'un des Conciles les plus importants, celui de Trente; et Godeau, qui fut des premiers membres de l'Académie Française et a laissé des ouvrages très estimés, notamment une Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'au VIII^e siècle. Parmi les saints qui ont occupé ce siège, saint Véran et saint Lambert.

Or, l'an dernier, le curé actuel de Vence, M. l'abbé Baude, découvrit un écrit de 1793 dans lequel, l'un de ses prédécesseurs, le chanoine Savournin, et un autre prêtre, nommé Abon, déclarent qu'ils ont soustrait les bustes en bois sculpté et les reliques des protecteurs de la cité à la fureur des révolutionnaires en les cachant dans un endroit déterminé de la Cathédrale.

Muni de ces précieuses indications, M. Baude parvint à découvrir cette retraite, c'était un placard dissimulé par un tableau de grandes dimensions, et les bustes et les reliques de saint Véran, évêque de Vence, au V^e siècle, et de saint Lambert, évêque de la même ville, au XIII^e siècle, furent retirés en présence du Maire, M. Bougearel, et de plusieurs autres témoins. Mgr Chapon fit la reconnaissance canonique de ces restes précieux et fixa la fête solennelle de leur invention ou découverte au jeudi, 16 avril, de la présente année.

Huit évêques avaient répondu à l'invitation de Monseigneur de Nice : Mgr Bonnefoy, archevêque d'Aix; Mgr Béguinot, de Nîmes; Mgr Daffra, de Vintimille; Mgr Escoffier, vicaire apostolique du You-nan; Mgr Guillibert, de Fréjus; Mgr Castellan, de Digne; Mgr Belmont, de Clermont; Monseigneur notre Evêque; le Révérendissime P. Lerond, abbé de Lérins. S. Em. le Cardinal de Cabrières qui avait promis de présider ces fêtes s'est fait excuser à cause d'un deuil récent.

Notons avec plaisir que Monseigneur notre Evêque a voulu répondre à l'invitation de Mgr Chapon, avec d'autant plus d'empressement, que l'un des deux saints évêques honorés en ce jour, saint Véran, ancien moine de Lérins, qui défendit vigoureusement la vraie foi au Concile d'Arles et délivra son peuple des fureurs d'Euric, prince arien, avait été le disciple de l'un des plus illustres prêtres et écrivains de Marseille, Salvien.

Le Maire qui déjà avait écrit une invitation fort courtoise à ses administrés pour que la ville fût pavoisée — appel qui fut entendu — a tenu à venir aussi souhaiter la bienvenue aux vénérés Prélats et il l'a fait en très bons termes, ce dont Mgr Chapon l'a aussitôt remercié fort aimablement.

Hélas ! dans ce beau pays du soleil, jeudi matin, il pleuvait. La procession des Reliques s'organise cependant et parcourt les rues et les petites places de la ville, toutes enguirlandées, pavoisées et remplies d'une foule sympathique, évaluée à près de dix mille personnes. Parmi les sociétés faisant partie du cortège, citons au moins la Musique de la Maison de don Bosco, de Nice.

Cependant, le temps est devenu plus serein et c'est à un autel élevé en plein air, sous une vaste tente, que Mgr Bonnefoy célèbre la sainte messe solennelle dont les chants sacrés sont fort bien exécutés par 250 choristes des Mairies de Nice et de Monaco. A la fin de la cérémonie, M. l'abbé Thellier de Poncheville prononce un éloquent discours sur les services rendus par les Saints et le culte qui leur est dû.

La réunion de l'après-midi eut lieu aussi en plein air, mais elle a été favorisée par le beau soleil de la côte d'azur. Mgr Guillibert a parlé avec tant de conviction, de cœur, de véritable éloquence des fastes historiques de nos diocèses provençaux et en particulier des deux saints Evêques patrons et protecteurs de la cité de Vence, que la foule captivée s'est mise soudain à applaudir. On reporta ensuite processionnellement les saintes Reliques dans l'antique cathédrale, où la bénédiction du Très Saint Sacrement a été donnée par

Mgr Daffra, depuis bien des années si bienveillant pour les nombreuses Communautés religieuses d'hommes et de femmes que les lois d'exception votées en France ont disséminées dans sa ville épiscopale de Vintimille et dans les autres parties de son diocèse.

Ces belles fêtes se sont achevées par la bénédiction que les neuf Evêques et le Révérendissime Abbé de Lérins donnèrent, du seuil de la Cathédrale, à la foule qui se prosterna et les acclama ensuite, comme pour leur dire un cordial et filial merci.

T. B.



N°1689
26 avril 1914



Le Centenaire d'une Madone Marseillaise

LA VIERGE DES POISSONNIÈRES

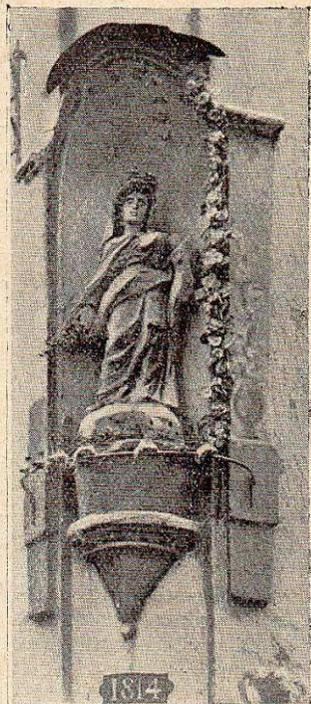


l'angle des rues Poissonnerie-Vieille et de la Dorade, dans une niche aux couleurs trop criardes, s'abrite une image de Marie. Elle est connue sous l'appellation de la Vierge des Poissonnières et des Pêcheurs, et ce sont précisément les poissonnières marseillaises de la Poissonnerie-Vieille

qui, dès 1814 — la date se burine sur l'immeuble au-dessous même de la Madone — dressèrent cette image.

Simple, celle-ci est pourtant très gracieuse, c'est la Vierge du *Magnificat*, la Vierge couronnée du triomphe au jour glorieux de l'Assomption et des extases qui commencent pour ne plus finir. Délicatement ramenée sur le sein, la main gauche est d'un geste souple qui dit la douceur, l'humilité et la joie divine. La main droite — à laquelle, tradition bien locale et qui rappelle l'usage que le peuple avait de fleurir la même main de la statue de Notre-Dame-de-la-Garde, on a fixé un bouquet que l'on renouvelle — la main droite, disons-nous, se tend maternellement vers la terre, s'ouvre comme en un salut, et, mieux encore, comme un appel, un accueil, un encouragement ; les yeux se tournent vers l'empyrée, avec une expression de confiance et d'amour que l'on devine même sous la violence d'un bariolage qu'il conviendrait de faire disparaître, et l'on soupçonne que Marie sourit à Notre-Seigneur, qui vient vers Elle, tandis que, invisibles, les anges escortent leur Reine vers l'éternelle Sion, la métropole des hymnes, des acclamations, des ravissements et de l'amour.

Chaque année, vers cette époque, en prévision du 15 août, la niche et la muraille sont repeintes ; un artiste naïf mais croyant — un pêcheur, nous a-t-on assuré — dessine une gerbe épanouie et la rampe est appropriée ; six cierges y seront placés, des guirlandes y suspendront leurs pesants festons (1). Le 14 août, la niche sera illu-



(1) Après avoir écrit ces lignes, nous avons voulu revoir la Madone des Poissonnières. Précisément, un « peintre » s'activait après la vénérable effigie. Aujourd'hui, tout l'angle droit disparaît sous l'indigo d'un épais badigeon. Quant à la statue, le « décorateur » a répandu du vert d'épinard sur le peu de robe qui se montre, et du bleu par couches superposées sur le manteau dont s'enveloppe Marie ; il a vermillonné avec conviction le visage et noirci les yeux avec conscience. Au-dessus et autour de la pieuse — et pauvre — image, s'enflent trois girandoles — en bleu toujours — et que garniront des lampions.

minée, et le lendemain, suivant l'immuable tradition, un feu d'artifice — flammes de bengales, fusées, soleils — clôturera la solennité mariale.

Ne croyez pas que là, pourtant, se borne le culte des Poissonnières pour « leur » Vierge. Se balançant à un support en fer forgé, une lanterne glisse, chaque samedi, sur une corde qui traverse dans sa largeur la rue de la Dorade, jusqu'à la fenêtre d'un deuxième étage : une veilleuse est alors allumée et brûle en l'honneur de l'Immaculée.

Au temps fleuri et embaumé des processions, pour le Saint Sacrement et pour Notre-Dame, le long et pieux cortège qui s'éloignait de l'église des Prêcheurs — paroisse de la Poissonnerie-Vieille — ne manquait jamais de s'arrêter à cette dernière, devant la Vierge de l'angle où, buisson tout étoilé et tout embrasé, un autel avait été dressé, et que, parées de leurs plus beaux atours, les épaules alourdies des massives chaînes d'or où pendent les croix ciselées, la tête dans les bonnets marseillais, d'une blancheur de neige et savamment tuyautés, enveloppaient les Poissonnières, fières de leur reposoir et de leur chère Madone.

Poissonnières et Pêcheurs de la Vieille-Poissonnerie marseillaise ont, pour leur Vierge, une vénération profonde. Sans doute, en une langue souvent un peu trop imagée, un peu trop colorée, un peu trop vive, les poissonnières s'oublent parfois. Mais l'une d'elles, la plus ancienne, bien fraîche encore sous son bonnet de lingerie et sous lequel nos grand'mères étaient si séduisantes, la même qui nous dit sa forte affection, son culte intense pour la belle Madone de la Dorade, nous a avoué penser toujours à sa « bonne Mère », lorsque sa langue allait commettre un écart — et la brave poissonnière s'arrêtait à temps.

Surtout, que personne ne s'avise de « mal parler » de la très Sainte-Vierge et que nul n'ose s'attaquer à son image. Toutes les dames poissonnières — et avec elle, il faut le dire, tous les pêcheurs — se feraient hâcher pour la défendre. Puissance du charme virginal de Marie : de ces rues, de ces ruelles sordides, où grouillent des multitudes voisines du ruisseau, jamais ne monte le moindre blasphème, la moindre insulte à la très chaste Mère de Dieu. On dirait que de la niche de la Madone des Poissonnières tombe et s'éparpille, sur ces noirs pavés, comme de la pureté et de la décence, comme un baume qui clarifie et assainit tout, comme un parfum qui neutralise et dissipe les malodorances de la vie.

On a disputé sur le nom de la *Dorade* que porte la rue sur laquelle se détache la statue de Marie. Une des poissonnières de la vieille halle nous a fait cette confidence : « On croit que *Dorade* veut, à cause du voisinage du Vieux-Port et de notre Vieille-Poissonnerie, désigner la *dorade*, le poisson à écaille d'or. Eh bien, c'est une erreur ; erreur encore d'affirmer que *dorade* signifie *dorée* — *vierge dorée*. Notre Vierge, je l'ai toujours vue peinte en bleu sous sa couronne jaune. Mais comme, à l'imitation de nos mères et de nos grand'mères, nous avons toujours beaucoup aimé notre Madone, doradé veut simplement dire l'*adourado* — l'adorée. »

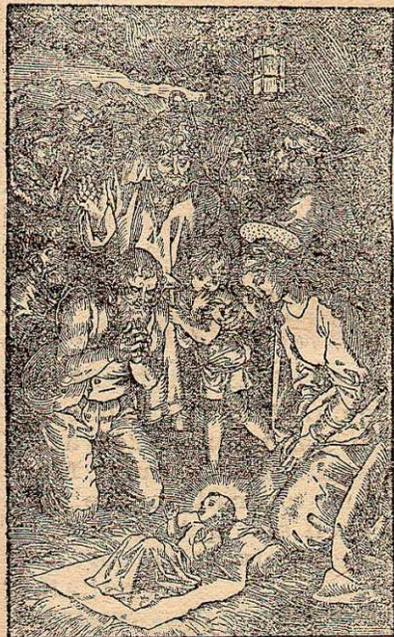
Et c'est bien marseillais, car si le culte d'adoration s'adresse à Dieu seul, les Marseillaises portent très loin, comme il convient, le culte de Marie. Cette explication ingénieuse et charmante, et qui plaira à tous, est très acceptable, même avec l'ancienneté de la rue de la Dorade. Rien ne défend de supposer qu'une Vierge a été autrefois honorée à ce même endroit, ou dans le voisinage, car si nombreuses furent, et sont heureusement encore, les Madones à Marseille, un peu partout, et surtout dans nos pittoresques Vieux Quartiers.



DANS LA GROTTTE DE BETHLÉEM

L'Autel des Rois Mages -- La Chapelle des Saints Innocents

En face de l'excavation où était la Crèche en bois, transportée à Rome, au XII^e siècle, et vénérée dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure, on a dressé un autel dédié aux Mages de l'Orient qui vinrent se prosterner en ce lieu où ils furent conduits par l'étoile, et offrirent leurs hommages d'adoration et leurs présents au Maître du ciel et de la terre sous les traits d'un faible enfant.



Dans l'évangile selon saint Mathieu on lit bien qu'en entrant *dans la maison*, les Mages trouvèrent l'Enfant avec sa Mère. Cette expression est trop vague pour indiquer une maison proprement dite, elle signifie plutôt une habitation quelconque. Or, dans les montagnes de la Palestine, il existe un grand nombre de grottes aménagées en habitations pour les hommes et pour les animaux, les Arabes les appelaient *biout*, maisons. D'un autre côté, saint Epiphane, né au commencement du IV^e siècle, dit que le Sauveur fut circoncis « dans la Grotte, à Bethléem ». C'est dans cette même Grotte que depuis près de vingt siècles on vénère le souvenir de l'adoration des Mages, et la tradition n'a jamais indiqué d'autre théâtre à ce grand événement

qui marque l'appel de toutes les nations du monde. Au fond de la Grotte de la Nativité, une porte donne accès à un couloir creusé dans le roc, et l'on arrive à un ensemble de pièces qui paraissent avoir communiqué avec l'emplacement même où est né le Sauveur. Une de ces pièces est actuellement la chapelle des saints Innocents ; sous l'autel, un petit caveau, vide, d'environ 5 mètres de long sur 2 de large, là furent déposés les petits ossements des innocentes victimes de la fureur d'Hérode. Leur présence y est mentionnée dans des actes du V^e siècle.

Et lorsque la procession que l'on faisait autrefois tous les soirs, et que l'on a dû reprendre depuis la fin de la guerre et la libération de la Terre-Sainte, après avoir parcouru la Grotte de la Nativité, arrive à celle-là, les enfants de chœur bethléémites chantent de leurs voix argentines l'hymne *Salvete flores martyrum* : « Salut, fleurs des martyrs que, sur le seuil même de la Lumière, le persécuteur du Christ a moissonnées, comme un tourbillon emporte les roses naissantes.



DEVANT LA CRÈCHE

Ce que dit l'Enfant Jésus

Au ciel de Bethléem la céleste cohorte
Chante l'avènement du Maître des Humains
Qui, fait homme pour eux, dit aux hommes : — J'apporte
L'amour dans mes petites mains !

Il semble dire aussi : — C'est moi qui reconforte !
Car la Gloire et la Mort ont conclu tant d'hymens !
A tous ceux que le deuil a séparés, j'apporte
De l'espérance dans mes mains !

Pour Demain, c'est fini, dit-on : la guerre est morte !
« Chiffons ! » répond Hier, devant les parchemins...
Et le petit Jésus dit : Seul enfin j'apporte
La Paix dans mes petites mains !

Souvenir que le cœur avec peine supporte !
Pour t'arracher, Patrie, aux griffes des Germaines,
Qu'il a fallu de sang ! — Mais, dit Jésus, j'apporte
De la Justice dans mes mains !

Ils ont songé — mais leur songe orgueilleux avorte —
Monde, de te noyer sous leurs flots inhumains,
Mais, pour venger le ciel et la terre, j'apporte
La force en mes petites mains !

Et l'avenir lira leurs forfaits. Il importe
Que les veilles soient les leçons des lendemains,
Et Moi qui viens du ciel d'où j'ai tout vu, j'apporte
De la vérité dans mes mains !

Si le Droit eût sombré sous la Force plus forte,
Nous aurions vu les jours des esclaves romains
Et le monde enchaîné. — Mais, dit Jésus, j'apporte
De la liberté dans mes mains !

— Les étoiles, dit-Il, sont la brillante escorte
De mon Père, le long des célestes chemins,
Et c'est pour vous guider que, de Là-Haut, j'apporte
De la lumière dans mes mains !

Les Fêtes de Noël à Marseille

La fête si populaire du Divin Enfant, annoncé par les Prophètes comme le « Prince de la Paix », a été célébrée avec le pieux empressement de tous et de toujours, car il ne peut y avoir d'arrêt, selon les temps et les circonstances, dans l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu. Toutes nos églises, même les plus vastes, ont été comblées, et les fidèles, surtout aux heures matinales, se sont succédé, pour ainsi dire sans interruption, à la Table Sainte.

Mais ce qui a marqué ce Noël d'après l'armistice et la victoire, c'est d'abord la reprise de la Messe de Minuit, puis la voix du Chef vénéré du Diocèse qui s'est fait entendre, à l'office du soir, dans toutes les églises, depuis les plus opulentes de la grande ville, jusqu'à celles des plus humbles villages.

Voilà quatre ans que la Maison de Dieu restait fermée, à l'heure même où naquit le Rédempteur. Nos cœurs étaient trop angoissés par cette longue guerre, cette horrible guerre, ces flots de sang, ce nombre des morts qui ne faisait que grandir. Ces temps affreux sont passés, ils sont nombreux, il est vrai, les foyers où l'on pleure les absents glorieux, mais du moins il n'y a plus à craindre pour ceux qui restent, et les parents de nos chers disparus savent qu'ils les retrouveront un jour. Et l'on a repris les « Nocturnes » de Matines, qui s'achèvent par le *Te Deum*, puis la procession de l'Enfant Jésus que l'on porte à la Crèche, enfin la Messe de Minuit.

Après ce joyeux et populaire office, ce qui a marqué ce Noël de 1918 c'est la voix du Chef, du Docteur, du Père de toute la famille diocésaine, se faisant entendre à tous, au même instant et partout, la voix de celui qui seul parle en son propre nom, car il est le successeur des apôtres, tandis que tous les autres prédicateurs ne sont et ne peuvent être que ses mandataires, ses délégués.

Et qu'avait-elle à dire cette voix, autorisée et filialement écoutée, qu'a-t-elle tenu à dire en ce grand, en ce beau jour ?

Inspirée par le cœur, elle a parlé de la Paix enfin venue, des cris de victoire, de l'apparition du grand Justicier, de l'humiliation de nos implacables ennemis et de leur orgueilleux souverain. Puis, elle a rappelé en quelques traits nets, saisissants et vifs, et partant bien français, les visions tragiques de la longue guerre, vision de l'envahissement, des combats meurtriers, des défaites, glorieuses, il est vrai, mais en même temps désastreuses, de la capitale de la France menacée, des cris de triomphe de nos ennemis conjurés.

Mais, soudain, quand tout paraît, sinon perdu, du moins gravement compromis, les triomphateurs sont arrêtés, brisés, rejetés. Vrai miracle, aux yeux des moins croyants.

Mais si Dieu a donné la victoire, nos soldats ont bataillé ! Grâce à Dieu, merci à nos soldats, merci à leurs grands chefs « inspirés à la fois par la religion et le patriotisme. »

Hélas ! combien sont tombés parmi les plus vaillants. Ceux-là, comment les exalter, les glorifier ? — Par la construction d'une nouvelle église, vrai monument de gratitude et de gloire, où tout parlera d'eux.

Et se souvenant du passé et voulant perpétuer le présent, Monseigneur annonce qu'il reprend le projet échoué en 1820, celui de la construction d'une église dédiée au Sacré-Cœur pour honorer les héros de la charité, pendant la peste de 1720, et leur chef à tous, Belsunce. Le Sacré-Cœur sauva Marseille, il vient de sauver la France. La nouvelle église à construire sur la grande avenue du Prado, sera le témoignage de la reconnaissance publique de Marseille pour nos

illustres morts, reconnaissance de tous, des riches et des pauvres, et sur le fronton les siècles pourront lire cette dédicace : *Au Sacré-Cœur de Jésus et aux morts de la grande guerre Marseille reconnaissante.*

Quelles belles assemblées, dans la vaste et magnifique Cathédrale, aux offices solennels du matin et du soir ! On y était venu de tous les quartiers, même des plus éloignés, on eût dit une délégation des vingt paroisses de la ville et de plusieurs des faubourgs et de la banlieue. A la grand-messe en musique de dix heures, M. Chabot a eu l'excellente pensée de tempérer ce que l'Ecole païenne a d'un peu étranger au genre français, par des œuvres empruntées à l'Ecole moderne, mais en ayant soin de ne choisir que dans les œuvres de véritables maîtres de la musique religieuse. Le soir il nous faut signaler surtout le chant de triomphe dont les paroles, de M. le Prévôt du Chapitre et la musique de M. l'abbé Chabot, sont à la hauteur de l'allégresse nationale causée par des événements historiques si grands, si merveilleux que le passé de notre longue et glorieuse histoire semble n'avoir rien eu de plus grand. Nous donnerons ces strophes qu'il convient de conserver dans nos Annales. Enfin, nos organistes n'ont pas manqué d'interpréter, aux divers offices, les Noëls provençaux ou autres, à la fois si naïfs, pittoresques et pieux.

T. B.

CHRONIQUE de la SEMAINE

Aucune Réception n'aura lieu, à l'Evêché, à l'occasion du Jour de l'An.

Messes réparatrices pour le salut de la France. — Dimanche, 29 décembre, à 7 h., Sainte-Anne ; — le 30, à 7 h., Notre-Dame-du-Mont-Carmel ; — mercredi 1^{er} janvier, à 7 h., Saint-Lazare ; — le 2, à 7 h., Saint-Eugène-d'Endoume ; Saint-Jullien ; — le 3, à 6 h., Saint-Giniez, Saint-Pierre-Saint-Paul ; à 7 h., Saint-Cassien ; Saint-Pierre ; — le 4, à 7 h., Saint-Joseph, Saint-Ferréol.

Pour les Œuvres. — Remis à nos Bureaux : M. Emile Jonquet, pour les Ecoles Catholiques, 50 francs ; — pour les Orphelins de la Guerre, 50 francs ; — pour les Œuvres de M. le chanoine Fouque, 100 francs ; — pour le Pain de Saint-Antoine, 50 francs, ensemble 250 francs. L'offrande pour les Orphelins figurera dans la prochaine Liste de l'Œuvre Diocésaine ; nous avons remis à M. le chanoine Fouque le don envoyé pour ses Œuvres, et le don pour le Pain de Saint-Antoine à l'Œuvre des Malades Pauvres.

Pour l'Achèvement de la Basilique du Vœu National, à Montmartre. — Reçu à nos Bureaux, par M^{lle} Hains : Messieurs : de Marin 12 ; — Maurin 12 ; — Rey 12 ; — Fabre 12 ; — Lanteaume 10. — Mesdames : Dumon et Plasse 36 ; — de Cormis 10 ; — de Gérin 5 ; — Bellissin 6 ; — de Ravel 10 ; — Seux 12 ; — Reggio 12 ; — Joseph Dupré 10 ; — Eymin 5. — Mesdemoiselles : Auberville 20 ; — Gavoty 12 ; — Olive 12 ; — Hains 11. — Divers anonymes, 25 francs. — Ensemble : 244 francs.

Nous avons reçu, en outre, deux abonnements au *Bulletin* de l'Œuvre.

Mort de M. l'abbé Jean-Baptiste Peretti. — La dernière maladie a été très courte, quelques jours à peine. Notre bon confrère s'est pieusement endormi, dans la paix du Seigneur, au matin du saint jour de Noël, âgé de 66 ans. Originaire de la Corse, M. l'abbé Peretti avait été ordonné prêtre en 1879, deux ans après, il arrivait dans notre ville, et était attaché, en qualité de prêtre auxiliaire, à la paroisse Saint-Joseph. Il remplit ces fonctions pendant plus d'un quart de siècle, jusqu'au jour où la fatigue et les infirmités le contraignirent à prendre du repos.

C'est auprès des siens, dans son cher pays natal, qu'il essaya d'aller refaire ses forces, après quelques mois, il revenait parmi nous et depuis huit ans il était prêtre auxiliaire de la paroisse Saint-Adrien.

Nous demandons des suffrages pour le repos de l'âme du vénéré et regretté



Pour le Mont Saint-Michel

UN VŒU du CONSEIL MUNICIPAL

Considérant que les pèlerinages, traditionnels de temps immémorial au Mont Saint-Michel, sont une source importante de bénéfices commerciaux pour les habitants de la commune et des communes environnantes, d'une part ;

Que ces pèlerinages seraient désormais, du fait de la guerre, plus considérables, si les fêtes qu'ils occasionnent, au lieu de se dérouler nécessairement en plein air, à la pluie et au vent, faute de place pour l'assistance dans la minuscule église paroissiale étaient célébrées dans l'église abbatiale aujourd'hui complètement restaurée et destinée originellement à ces manifestations culturelles, d'autre part ;

Considérant en outre que de l'avis unanime des Catholiques de France et du monde entier, de l'avis même de ceux qui en dehors de toute idée confessionnelle la considèrent uniquement au point de vue de l'Art, ladite église abbatiale n'aura recouvré son plein sens historique et son entière valeur artistique que dans la restauration religieuse qui lui rendra son âme ;

Le Conseil Municipal du Mont Saint-Michel à l'unanimité émet le vœu qu'un accord intervienne — et à bref délai — entre les autorités compétentes pour que cesse un état de choses, aussi préjudiciable aux intérêts du pays qu'opposé aux principes de liberté et d'union qui ont fait la force de la Nation pendant la guerre et que M. le Président du Conseil recommande si justement d'appliquer dans la paix.

Le Conseil Municipal souhaite enfin que cette restauration complète soit faite — en gage d'Union Sacrée — à la mémoire des morts glorieux de la Grande Guerre.

(Délibération du 23 Décembre 1918).



N°1938

23 février 1919

QUESTIONS DE DOCTRINE ET D'HISTOIRE

L'Apôtre Pierre

La figure de *Céphas* (on sait que ce surnom de *Pierre* ou de *roc* lui a été imposé le jour où lui-même a salué son Maître *le Christ*) n'est, le plus souvent, connue que pour son caractère impulsif, sa générosité « française », dirions-nous, sujette à d'étranges défaillances rachetées par une vie de larmes. C'est là le Pierre des Évangiles. Mais il faut le compléter par ce que nous en disent les *Actes*, sans parler encore des deux *Épîtres* « catholiques » ou encycliques conservées sous son nom.

Le Pierre des *Actes* est plein d'initiatives. C'est lui qui ouvre le projet de parfaire le Collège Apostolique, réduit à onze par la trahison et la mort de l'un d'eux ; lui qui, au jour de la descente de l'Esprit, inaugure le ministère du prêche par un discours qui ramasse 3.000 néophytes ; lui enfin qui, au nom de Jésus, accomplit le premier miracle survenu dans la mission des apôtres (guérison du paralytique-né, sous la Belle-Porte).

Après le second prêche, à la Porte de Salomon, 5.000 conversions nouvelles : une véritable Eglise (*Qehilâh*) commence — et, avec elle, la persécution, déjà annoncée par le Maître. La prédication est interdite. Mais Pierre et Jean de répondre :

« Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu : car, pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et que nous avons entendues. »

La Cité communiste — le saint Communisme des Parfaits — s'organise : Pierre en recueille et en distribue les fonds, suivant les besoins des frères. Instrument des justices de son Maître, il frappe de mort le couple égoïste qui a « menti l'abnégation ». — Ils pouvaient garder leur avoir : mais pourquoi avoir voulu tromper Dieu ? — Au reste, Pierre est sauveur plus encore que justicier. Quiconque souffre, veut le toucher. Tout au moins, *jouir de son ombre !*

Et c'est encore une arrestation : c'est encore la confession de sa foi devant les juges. « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ! » Le sage Gamaliel, cette fois, incline le Sanhédrin à la tolérance. Quelle tolérance ! On fouette Céphas et ses frères, on leur réitère la défense de prêcher. Mais eux s'en vont « remplis de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. »

C'est peu après que les Douze, ne pouvant mener de front leur besogne apostolique et celle des subsides aux veuves (1), nomment à ce dernier office sept intendants ou diacres. L'un d'eux, Stéphane (digne, en vérité, de mieux que son humble fonction diaconale), a été, on le sait, le Proto-Martyr. Comme Jésus, il a été accusé d'avoir mal parlé du Temple. Cette lapidation — irrégulière en l'espèce, car le droit de vie et de mort avait été retiré au Conseil — détruisit pour un temps

(1) Les femmes grecques se plaçaient de passe-droit au profit des Juives.

la *Qehilâh* de Jérusalem. Tous les frères se dispersèrent, en dehors des chefs (1).

Quelque temps après, une recrue extraordinaire se trouva présentée à Pierre : c'était un ancien Pharisien, très étranger à l'esprit de Gamaliel son maître, et qui s'était distingué par son fanatisme piétiste, dénonçant, effrayant les timides, les poussant aux apostasies. On l'appela Saül : il était de Tarse. Brusquement converti par une vision (la seule dont le Ressuscité eût honoré un autre que ses disciples), il inspirait aux fidèles une trop naturelle méfiance. Seul, le grand cœur de Barnabé le comprit. Amené par lui devant Céphas, il séjourna chez lui quinze jours, et put se glorifier de cette hospitalité. Il avait le génie, mais Pierre avait les *promesses* : Saül ne pouvait se passer de l'investiture.

C'est alors que Pierre lui-même entreprit une importante tournée des Eglises, alors en paix. Il visita d'abord le vieux pays philistin : Lydda, où il guérit l'impotent Enée ; Joppé, où l'amena la foi des amis de l'excellente Dorcas, pieuse et charitable femme, qu'il rappela de la mort (c'est son plus insigne miracle). Il avait là pour demeure le logis d'un tanneur, Simon, au bord de la mer.

Mais le fait capital survenu dans cette ville, c'est la vision symbolique qu'il eut un jour, à midi, sur la terrasse de la maison de son hôte. Après la prière, il allait descendre pour son repas, lorsqu'il vit s'ouvrir le ciel, et, dans un vase immense, s'offrir à lui des chairs de toute espèce, permises ou non par l'Ancienne Alliance. « Lève-toi et mange ! » lui dit une voix. Et Pierre, chrétien d'esprit mais Juif de rites toujours, de répondre : « Je n'ai jamais rien mangé d'impur ! — Impur ? reprit la voix — impur, ce que Dieu a fait pur ? » Trois fois la même scène revint, mais Pierre n'en saisit le sens qu'un moment après, en recevant des envoyés d'un officier romain de la Légion Italique, cantonné à Césarée — prosélyte qu'une autre vision venait de troubler lui-même. Un être mystérieux lui avait commandé de faire quérir l'hôte du corroyeur de Joppé et de se soumettre à ses désirs : c'était là la grâce que Dieu lui octroyait pour ses aumônes.

Pierre comprit ainsi qu'il ne lui fallait pas avoir de dédain pour ce que Dieu a fait pur, à savoir les Gentils eux-mêmes, quand ils ont su se rendre agréables à Lui. Et, comme il lui annonçait le Christ, ainsi qu'à ses frères, l'Esprit descendit, comme sur les Apôtres mêmes au jour de la Pentecôte. Il descendit sur Cornélius qui n'était point Juif et sur ses amis. Et Pierre dut se ressouvenir de la miséricorde de son Maître pour la Phénicienne idolâtre, qu'il avait repoussée d'abord. Il brisa le cercle étroit de la propagande de naguère. Avant Paul lui-même, *il baptisa des Gentils*.

Affreux scandale pour la stricte Eglise de Jérusalem. Pierre eut à se justifier. Très simplement, il conta les choses. Et eux « s'apaisèrent et glorifièrent Dieu en disant : « Dieu a donc ainsi donné aux Gentils la repentance, afin qu'ils aient la vie ! »

Mais dans Antioche même, hors de l'action de Pierre, l'Évangile s'implantait chez d'autres infidèles, les Grecs, par l'influence de Juifs convertis de Cyrène et de Chypre. Les Anciens de Jérusalem y députèrent, pour le contrôle, Barnabé, qui s'en trouva fort édifié et, se ressouvenant du fruit de la parole de Paul, s'en fut le chercher à Tarse. Avec lui, pendant une année, il prêcha les Antiochéniens, et le nom,

(1) Nous passons l'anecdote de Pierre en Samarie et de Simon, qui veut acheter les dons de Dieu...

encore obscur, de *Christiens* (chrétiens), commença de là à rayonner dans le monde.

Saül et Barnabé venaient d'apporter aux Chefs de Jérusalem le produit d'une collecte d'Antioche (1), lorsqu'un orage violent se déchaîna sur l'Eglise même. Hérode-Agrippa, roi de Judée, cédant aux passions du sacerdoce, fit périr par le glaive Jacques, frère de Jean (c'est le premier martyr parmi les Apôtres). Pierre lui-même fut enfermé le jour des Azymes, commis à quatre soldats de garde qui se relayaient, et destiné à périr le lendemain de la Pâque (printemps 44).

Tragique retour des choses. Le sort du Maître n'allait-il pas se reproduire à peu près pour le disciple ?

« Pierre était donc gardé en prison : mais l'Eglise faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui. »

Quelle merveille que ce récit avec son mélange de surnaturel et d'humbles détails ! Le brusque éclat qui remplit la geôle, Pierre éveillé par l'Ange, les chaînes et les portes lui cédant passage, le heurt nocturne à la porte de Jean-Marc, l'effroi de Rhodé la servante, et le récit du délivré...

L'affaire de l'admission des Incirconcis nous amène à bien des années plus tard. Malgré le baptême de Cornélius le centurion et de tant d'autres, la question se posait si, en même temps que l'initiation chrétienne par l'eau, l'initiation judaïque par le sang ne restait point nécessaire. C'est là ce qui répugnait, et fort justement, aux néophytes grecs. Paul et Barnabé, venus d'Antioche, les représentèrent. Pierre se leva, revendiquant pour lui le rôle de premier Apôtre des Gentils, et protesta, comme Paul lui-même, contre le joug insupportable qu'on voulait pour eux. Jacques, le « Frère du Seigneur » (2), parla dans le même sens. De là, l'*encyclique* que Paul, Barnabé, Jude et Silas portèrent aux Antiochéniens, et qui, en fait d'observances rituelles, ne maintient que l'abstinence des chairs étouffées ou offertes aux dieux des Gentils. C'est un certain rigorisme encore : mais ceci, les Grecs convertis l'acceptaient. L'Eglise de Pierre leur était large et miséricordieuse.

Ainsi s'achève le récit des *Actes* sur Pierre : dans un geste d'accueil et de fraternité pour les ouailles inattendues que le vaste univers païen lui envoie. Par là, l'Eglise universelle est fondée : par là, la rupture avec la Synagogue est complète.

Louis DE RODIER.

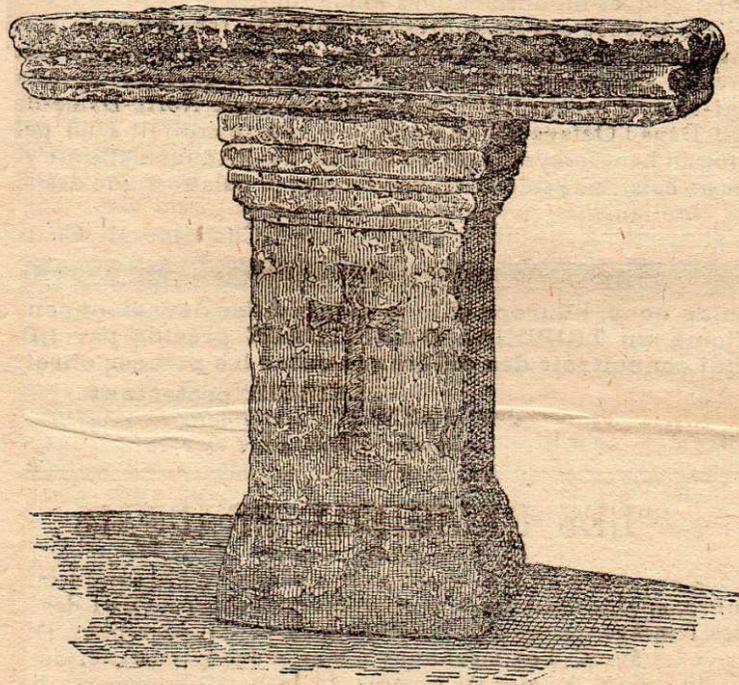
(1) C'est là que se place la délégation donnée à Paul par les trois Anciens pour la prédication aux Gentils. — (2) De la *famille* de Joseph, à distinguer des deux Apôtres.



HISTOIRE LOCALE

AUTEL ANTIQUE DE SAINT-MARCEL

Le pays de Saint-Marcel garde une empreinte et des souvenirs précis de la période ligure, romaine, mérovingienne. La foi du Christ y fleurit de bonne heure avec la famille spirituelle de Cassien, comme nous l'apprennent les Archives de Saint-Victor en quantité de pièces afférentes aux possessions des vieux moines de l'abbaye marseillaise. Sous le castrum de Saint-Marcel, si curieux encore avec ses ruines frappantes, ses murailles, ses remparts, ses tours aux pierres cubiques,



on construisit une église — *ecclesia Sancti-Marcelli*. — Des colons qui cultivaient les vignes et jardins du voisinage la fréquentaient assidûment, en 1057, d'après l'intéressante charte 53^e du Cartulaire.

Récemment, j'ai visité cette vénérable église solitaire, au pied même de la montagne septentrionale de Saint-Marcel. L'autel, qui est ici reproduit, a retenu mon attention. Il est de ces temps lointains que nous devons environner de tout notre respect, de toutes nos investigations. Le support ressemble à un cippe antique dont on aurait fait disparaître les ornements et inscriptions païennes, ainsi qu'à certains autels de Rome, de Vénasque, d'Apt, de Saint-Pantaléon (Vaucluse), d'Aix-en-Provence, d'Ispagnac (Lozère), de Simiane (Bouches-du-Rhône)... Une croix de forme élargie aux extrémités

témoigne de la destination cultuelle, mais ne suffit pas, je crois, toute seule, à fixer l'âge du monument christianisé.

Autour de la large table étendue sur le piedestal, il n'y a malheureusement aucun signe, rinceaux, chrisme, agneaux, colombes, pampres, comme on faisait aux monuments du VI^e au X^e siècle... Pareillement, cette table du sacrifice n'est pas taillée, ni creusée en cuvette. Nous savons que vers le XI^e ou XII^e siècle, l'usage du rebord saillant se perdit et parut une forme agrandie.

Ces considérations amènent à penser que ledit autel, naguère recueilli dans un champ voisin de l'église médiévale, et pieusement conservé à la vénération des fidèles, devait servir de pierre de sacrifice aux prêtres de Saint-Marcel, vers le XI^e siècle. D'après la charte mentionnée plus haut, cette église était alors prospère : laïques et ecclésiastiques lui offraient des fondations...

Si l'indigence des sculptures symboliques recommande d'être prudent pour proposer une date, qui est peut-être plus ancienne, il convient de souligner l'attachement traditionnel des paroissiens de Saint-Marcel touchant leur primitive église de Notre-Dame-de-Nazareth. Dans l'Octave de l'Assomption, on se croirait à un pèlerinage de foi du haut moyen-âge, et la Fête de l'Annonciation s'y célèbre avec un éclat, une solennité, une ferveur populaire digne des meilleurs âges chrétiens.

Chanoine M. CHAILLAN.



N°1945
23 mars 1919

Extraits de la Collection en cinq volumes de
L'Echo de Notre-Dame de la Garde
période 1914 à 1919
Un prêt de Rémy IMBERT,
Président du Musée de la Mémoire Militaire de Meyreuil

Document édité le 05 janvier 2019
par le webmaster
Pour le site roquepertuse.org

